

interférences - références

La part agissante de l'imaginaire marocain dans l'art contemporain est ce que vise essentiellement à mettre en valeur >>> dans la création, la valeur participative et le fonctionnement matocaines de l'art contemporain à travers, exemples parmi bien d'autres, quelques démarches actuelles. Il s'agit donc de montrer la valeur participative et le fonctionnement d'une trame culturelle foncièrement active parce que portée par une mémoire vive et la perception des œuvres d'artistes résolument contemporains au sein d'un entrelacs d'influences et de références. L'art contemporain marocain est ce qui vit et respire dans le présent, à travers, exemples parmi bien d'autres, quelques démarches actuelles. Il s'agit donc de montrer la valeur participative et le fonctionnement d'une trame culturelle foncièrement active parce que portée par une mémoire vive dans la création et la perception des



NAJIA MEHADJI



SAFAA ERRUAS




AMINA AGUEZNAY



TROIS MAROCAINES À NEW YORK

PAR SYHAM WEIGANT



APRÈS AVOIR SÉDUIT LA SCÈNE NEW-YORKAISE PAR SON CARACTÈRE TRÈS CONTEMPORAIN, L'EXPOSITION SENSES AND ESSENCE, CRÉÉE À L'OCCASION DE LA QUATRIÈME ÉDITION DU FESTIVAL WORLD NOMADS ORGANISÉ PAR LE FRENCH INSTITUTE ALLIANCE FRANÇAISE DE NEW-YORK (FIAF), INVESTIT LA VILLA ROOSEVELT DE CASABLANCA À PARTIR DU 18 JUIN. NAWAL SLAOUI, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION, A CHOISI TROIS ARTISTES MAROCAINES AUX UNIVERS TRÈS DIFFÉRENTS : AMINA AGUEZNAY, SAFAA ERRUAS ET NAJIA MEHADJI.

Amina Agueznay et ses Pénélopes des temps modernes

Une rencontre entre Amina Agueznay et 23
couturières de l'Entraide nationale a débouché sur
un travail de l'artiste qui occupe une place de choix
dans l'exposition «World Nomads» à New York.

Jours tranquilles à Bouznika. Les rues baignent dans une agréable léthargie lorsque nous nous arrêtons devant une petite église immaculée qui semble tout droit sortie d'un film de Sergio Leone : par sa dimension et son architecture, elle ressemble en effet à celles qui se dressent sur les places des petits villages mexicains. De l'extérieur, on peut déjà entendre des youyous étouffés et les échos d'un rythme *chaâbi* reconnaissable entre tous... Pas très catholique pour une église ! Dans la salle, l'ambiance est celle d'une veille de mariage, avec une nuée de femmes qui s'affairent gaiement.

Sur les murs, des fresques kitschs à la Disney rappellent que cet espace a été réhabilité pour devenir un lieu éducatif. Des pupitres sont dressés pour les plus studieuses.

Elles sont 23 femmes, 23 tempéraments, 23 histoires et autant de rêves et d'aspirations. Elles ne sont pas toutes là pour les mêmes raisons mais ces petites mains qui s'agitent, brodent, festonnent, passementent, galonnent, tricotent, crochètent les éléments, participent toutes à un travail dont elles ne savent pas encore qu'il aboutira à une pièce monumentale de 18m², entièrement créée à partir de filets de pêche. 23 petites histoires rassemblées savamment en un patchwork tout en transparence.

LE FILET DE PÊCHE, STAR DE L'ATELIER

Chacune à sa façon, elles ont apprivoisé la matière pour produire des éléments répétitifs : pompons, surfaces crochetées, tricotées, brodées, rehaussées de sequins, de

perles, de fil d'argent, juste assez pour mettre en valeur l'aspect *nude* du filet de pêche, la vraie star de cet atelier. « *C'est fou ce que l'on peut faire avec du filet de pêche !* », découvre l'une de ces femmes. « *Pourtant, nous rappelle Amina Agueznay, le premier contact avec la matière n'a pas été facile. Nous ne leur avons pas dévoilé d'emblée la nature du travail, poursuit-elle, et elles ont eu quartier libre le premier jour pour montrer ce qu'elles savaient faire.* » Ensuite, elles ont pu prendre à pleine main cette matière sobre, minimaliste, en jouer, la dompter, ignorant qu'elle allait se muer en un panneau majestueux, vibrant de lumière, une sorte de peau qui inviterait le public new-yorkais à la traverser pour pouvoir accéder au reste de l'exposition. L'artiste Amina Agueznay est à sa réflexion, encore en proie au doute. Elle



Skin, détail, 2011, installation, 600 x 300 cm, fil de pêche, fil de coton, de viscose, de nylon, de soie, sisal, alliage, fil en acier, paillettes, perles et structure en inox

Amina Agueznay a agencé les pièces produites par les 23 artisanes, décidant de la forme ultime de l'œuvre avec de savants dosages de transparence et de densité.

doit aider des artisans d'Essaouira à proposer une gamme de bijoux contemporains. Au vu du catalogue issu de cette expérience, on peut deviner le respect dont jouit Amina qui a su tirer le meilleur de chaque artisan en mettant en valeur ses propres aspirations. Une maïeutique qui pousse ses « étudiants » à donner le meilleur d'eux-mêmes. A Essaouira mais aussi, depuis quelques années, dans les ateliers proposés par le Vitra Museum au Domaine de Boisbuchet.

«CES FEMMES ONT RÉUSSI À RENDRE LA MATIÈRE ABSTRAITE»

Un talent qui n'a pas échappé à Nawal Slaoui qui décide alors de lui confier l'atelier de Bouznika. Là, devant nous, la magie opère de nouveau et le travail des 23 « artisanes » avance résolument, au milieu des rires, des chants et de la gouaille communicative de ces dernières. Et, déjà, une victoire : « *Elles ont réussi à rendre la matière abstraite, et ça, c'est un exercice important* ». L'autre victoire, elle, sera absolue, mais nous ne la verrons pas tout de suite. L'atelier s'achève en effet, et rendez-vous est pris quelques semaines plus tard. Amina s'est ensuite enfermée durant un mois dans son atelier de Casablanca avec ses deux collaboratrices (couturières) pour accomplir son propre travail sur la pièce, l'imaginer et, concrètement, en coudre les éléments, faire les finitions, renforcer l'ensemble grâce à des structures métalliques, en un mot, accoucher d'une œuvre qui accrochera le premier regard des visiteurs, d'abord à l'exposition de New York, puis à Casablanca au mois de juin. Le résultat est étonnant, et les premières émerveillées par la matière éthérée de cette majestueuse tenture sont les 23 élèves d'Amina, qui tentent de retrouver, de reconnaître leur propre contribution. Bientôt, à New York, quelques yuppies feront de même, scruteront attentivement et s'émerveilleront devant la richesse de tous ces détails, bribes d'histoire, exposées dans la « capitale du monde ».

est l'architecte, l'ingénieur qui va agencer, mettre en valeur, décider de la forme ultime de l'œuvre avec de savants dosages de transparence et de densité. Elle travaille à même le sol, réunissant des éléments, les séparant, les déplaçant, en proie à une frénésie contrôlée : « *L'histoire commence ici, ici, il y a de la cohérence* », et peu à peu, la magie opère, « *la matière devient structure* ». Étonnante Amina qui explique gaiement : « *On joue mais sérieusement* ». Créatrice atypique, humaniste, Amina est aussi une enfant du sérail. Toute son enfance, elle a joué dans les jardins des Beaux-arts de Casablanca auprès de sa mère, Malika Agueznay, entourée de grands artistes en devenant comme Melehi ou Belkahia. Une enfance qu'elle évoque humblement : « *Un vécu comme un autre, finalement* ». Pour-

tant, elle ne cède pas à la facilité, et, hors des sentiers battus, dessine son propre chemin, écrit son propre destin, se donnant une grande liberté et refusant de se voir apposer une seule étiquette. Après une formation en architecture et un parcours exemplaire aux Etats-Unis, elle revient au Maroc et délaisse les « macrostructures » pour l'infiniment petit des bijoux, de véritables petites installations tant la minutie de la structure et du détail révèlent qu'elle n'a pas quitté l'architecture mais simplement changé d'échelle. Beaucoup de recherche, peu de hasard : « *Je ne travaille pas par accident.* » Une rigueur qu'elle a su faire passer dans de nombreux ateliers. L'un des premiers, qui fait appel à sa pratique dans le bijou, lui est proposé par le ministère de l'Artisanat : elle

Najia Mehadji et la volupté de peindre

L'artiste, qui se réjouit de l'intérêt croissant des pays occidentaux pour les artistes des pays émergents, présente à New York quatre tirages numériques issus de sa nouvelle série *Danse mystique*.

entretien

Que représente pour vous le fait d'exposer votre travail à New York, aux côtés de Safaa Erruas et de Amina Aguezny ?

Ce qui me semble important, c'est que nous sommes trois femmes du monde arabe, trois artistes de la scène de l'art contemporain marocain. Et je trouve formidable qu'après toutes ces années dévolues à l'art occidental, la tendance s'inverse et que l'on s'intéresse à de nouveaux regards venus d'Orient. Il y a une attente vis-à-vis des créations venant des pays émergents. Peu à peu ce sont des continents entiers de l'art contemporain qui sont donnés à voir. Cette dynamique, cette exposition, c'est le XXI^e siècle en marche !

Comment s'articulent gestualité et recherche esthétique dans votre travail ?

Dans les années 1970, j'ai suivi une formation aux Beaux-Arts et des études de théâtre à Paris 8. J'ai ainsi pu suivre une formation sur le corps de façon très expérimentale auprès de Grotowski et de Peter Brook, tous deux intéressés par l'Orient. Peter Brook m'a fait travailler sur le théâtre nô et sur la danse des derviches tourneurs. Grotowski sur la respiration et

les résonateurs du corps. Tout cela a influencé ma démarche de peintre, ma recherche à la fois de la liberté gestuelle et de l'essentiel dans le trait. En effet, les gens du théâtre m'ont fait comprendre ce qui était « essentiel » car on s'exprime par le corps, la voix, sans texte, dans une sorte de dépouillement. Un geste beau est sans fioritures.

Vos œuvres sont montrées au Centre Georges Pompidou en France, à Bucarest, et bientôt à New York : quels aspects de votre travail ont, selon vous, une portée universelle ?

Le travail que j'expose en Roumanie porte sur la coupole et l'octogone dans l'architecture. Il évoque le passage de la matière au spirituel. Cette forme qui peut être perçue comme une spécificité arabo-musulmane est en fait universelle et trouve des échos, par exemple dans la coupole romaine.

A Beaubourg, il s'agit d'un travail sur la fleur de grenade, autre symbole universel que l'on trouve dans les peintures d'offrandes à Louxor en Egypte, mais aussi dans la culture judéo-chrétienne où l'enfant Jésus est figuré portant le fruit de la grenade dans sa main, et dans la culture arabo-musulmane comme emblème de l'Andalousie.

De la fertilité à l'érotisme, j'utilise des symboles polysémiques ; le spectateur s'arrête sur ce qui l'interpelle.

A New York, ma série *Danse mystique* procède également d'une double lecture, puisqu'elle fait référence à la danse des derviches qui est à la fois une danse du corps et un voyage de l'esprit. Mais pas seulement : il s'agit également de mon geste de peintre, amplifié numériquement (il passe de 50 x 50 cm à 160 x 160 cm), ce qui évoque la volupté de peindre. On peut aussi parler d'une « calligraphie au féminin »...

« Peter Brook m'a fait travailler sur le théâtre nô et sur la danse des derviches tourneurs. Grotowski sur la respiration et les résonateurs du corps »



Safaa Erruas, une violence silencieuse

Safaa Erruas nous avait habitués à ses installations. Voilà qu'à New York elle s'essaie à un exercice inédit avec sa vidéo *Le sang qui coule dans mes veines*.

Pour l'exposition, Safaa Erruas présente deux œuvres : une installation réalisée *in situ*, qui fait écho à celle présentée par Amina Aguezny, et un triptyque vidéo diffusé en continu sur un écran unique. Cette série de trois vidéos intitulée *Le sang qui coule dans mes veines* marque une étape nouvelle dans le parcours de l'artiste qui nous avait habitués à ses installations à la blancheur immaculée.

D'une durée de trois minutes chacune, muettes et composées d'un seul plan fixe, on y voit une parcelle de peau dont on ne saurait préciser à quelle partie du corps elle appartient. Sur la première, une goutte vacille, en équilibre précaire, à peine retenue par un pli de la peau. La deuxième, plus inquiétante, montre un étrange rituel : une seringue, pressée contre une peau, aspire quelques gouttes d'eau qui perlent à la surface, minutieusement, jusqu'à la dernière trace, comme si elle allait transpercer cette peau à l'aspect fragile ; puis l'eau est rejetée en une bulle qui éclate à la surface ; et le

rituel redémarre. Troisième vidéo : sur une peau blanchie, des gouttes d'eau tombent lentement, inexorablement, rappelant le supplice chinois qui reprend le même principe. La tension est palpable, proche du malaise : « *J'insinue quelque chose d'agressif, de douloureux. Une douleur que l'on ne voit pas. Le titre montre ce paradoxe : le sang n'est pas visible au contraire, on a l'impression que la peau respire de l'eau.* »

NOUVEAU MEDIUM POUR UNE NOUVELLE ESTHÉTIQUE

On le voit, le médium est nouveau, mais il reste au service d'une même esthétique, avec les matériaux habituels de l'artiste : seringue, utilisation du blanc, marque de fabrique de Safaa Erruas. « *Je ne suis pas intéressée par la couleur. C'est un choix, une obsession. Chaque artiste choisit son discours et moi je ne m'exprime que par la non-couleur. Ce n'est pas un goût passager.* ». D'où la volonté de tout blanchir, comme dans *Invisibles*, installation présentée à côté des



vidéos. Plus proche de ce que montre habituellement Safaa, celle-ci fait directement référence au travail mené par les 23 femmes sous la houlette de Amina Aguezny puisque, suspendues à une forêt de fils de coton blanc soutenue par une structure en tamis métalliques blanchis, de minuscules photos des yeux de ces femmes papillonnent au cœur de cette blancheur luxuriante et semblent regarder de tous les côtés. Une installation éthérée et fragile, un nuage transparent mais infranchissable. La violence, la douceur, une dualité que Safaa ne cesse d'explorer délicatement.



Invisibles, 2011, installation, dim. variables, tamis en métal, fils de coton, photos miniatures

Cette installation fait référence aux 23 femmes de l'atelier de Bouznika. Suspendues à des fils, de minuscules photos des yeux de ces femmes semblent regarder de tous les côtés.

« Je m'exprime par la non-couleur, c'est un choix, une obsession »

Le sang qui coule dans mes veines 2, 2011, détail, triptyque vidéo, durée 3 min.

« J'insinue quelque chose d'agressif, de douloureux. Une douleur que l'on ne voit pas. Le sang n'est pas visible. »

